

Cette quatrième enquête emmènera le commissaire Corso à la poursuite d'un chien diabolique, étrangement animé d'un sentiment reconnu comme exclusivement humain : la vengeance.

Au-delà de certaines légendes locales, d'un vieux crime resté impuni, et surtout d'un fait de résistance peu héroïque, ce cerbère démoniaque conduira le commissaire Corso vers le coupable.



## I

Bien accroché au guidon de sa mobylette, fièrement assis sur le siège en skaï défraîchi, Antoine sillonnait paisiblement une route de campagne qui bondissait sans heurts de colline en colline. Il aimait se glisser dans ce paysage et s'y confondre. Il s'en voulait un élément aussi discret et habituel que les gros animaux de ferme qui lui barraient parfois la route. Alors, il se mettait à siffloter et attendait, sans impatience, que les braves bêtes s'éloignent. Ni plus, ni moins.

Antoine n'avait que son prénom. C'est à tout le moins ce qu'il pensait. Il se disait aussi que son nom, ou un nom en général, cela ne servait à rien, que c'était sans importance. De toute façon les gens du village l'appelaient « *Antoine la guigne* ».

Ce n'était pas forcément gentil, mais c'était ainsi avec les gens du village !

Son petit plaisir à lui tout seul, était comme en ce moment : rouler peinard avec sa mobylette sur les routes escarpées et sinueuses du coin, le visage doucement caressé par le vent. Cela lui procurait un ineffable sentiment de liberté et le plaçait, croyait-il naïvement, hors du temps.

*Faut que j'en profite d'ailleurs. En automne c'est encore chouette, mais après, ça gifle trop le portrait !*  
Songea Antoine.

Bien que l'essence fût de plus en plus chère, Antoine se payait encore ce luxe, parfois sur le compte du curé dont il siphonnait incognito le réservoir de la chignole.

Le brave abbé savait bien que c'était « *La guigne* » qui lui piquait un peu de jus, mais il faisait comme si de rien n'était. Aider Antoine sans qu'il le sache était son péché mignon, et il ne s'en était jamais confessé à qui que ce soit.

Déjà quand Antoine, tout gosse, était enfant de chœur, il éclusait la bouteille presbytérale de vin.

Un dimanche, le curé l'avait surpris au goulot, en pleine manoeuvre de déglutition. Eh bien, il s'était mis à rire.

Depuis, Antoine avait eu sa propre bouteille dans la sacristie. Aujourd'hui, il n'était plus enfant de chœur. Il allait encore souvent boire un coup chez l'abbé, mais surtout raconter le conte.

*J'ai du bol finalement. J'habite la campagne. On a beau dire, la misère y est moins pénible qu'à la ville. Ici, il y a toujours quelqu'un pour m'aider. C'est vrai, il y en a qui se foutent de ma gueule, mais ça ne fait rien. En plus, mon village, c'est un vrai village, avec une vraie église, un vrai curé, de vraies cloches qui sonnent tous les dimanches matin, une vraie place entourée de vieux platanes, une vraie école avec un maître, un vrai bistrot avec de vrais potes au comptoir, des petites boutiques, et seulement trois chemins qui y mènent. C'est tellement beau que je n'ai pas les mots pour le décrire. En tout cas c'est mon monde à moi, le seul que je connaisse.*

Tout cela, Antoine se le disait presque à haute voix, tant il était heureux de son sort malgré son affligeant dénuement.

Mais ce jour n'était quand même pas un jour comme les autres. Antoine venait de se rendre en ville pour se présenter au bureau de chômage.

Ils l'avaient convoqué pour voir s'il était toujours disponible sur le marché de l'emploi. Cette fois, ils

n'accepteraient plus de nouvelle justification pour son absence.

*Quelle foutaise ! bougonna Antoine.*

A la jeune fonctionnaire, qui l'avait accueilli avec sa fausse amabilité habituelle, il avait susurré qu'il avait toujours été disponible, mais que c'était le marché qui n'avait jamais voulu de lui.

*D'ailleurs, y a qu'à me regarder !* se désespéra-t-il en repensant à tout cela.

*C'est pas la peine d'expliquer. Même si je voulais, je ne pourrais pas.*

En se remémorant la conversation où la cordialité se mélangeait à la réprimande, et c'était bien celle-ci qui paraissait primer, Antoine s'estimait cependant, à tort ou à raison, assez satisfait.

*Je crois qu'ils ont compris. Ils ne m'ont quasiment pas posé de questions. Ils m'ont notifié leur décision sur place. J'ai rien pigé. J'ai leur foutu papelard en poche. Faudra que j'en parle à Madame Jeanne !*

Madame Jeanne, c'était son réconfort, sa deuxième maman, et son bistrot, le point de départ ou de naufrage de nombreux rêves.

*C'est pas tout ça, mais j'arrive. C'est l'heure de l'apéro. Je vais aller claquer ce qui me reste chez Madame Jeanne. Après tout, je m'en fous, c'est la fin du mois. Je vais bientôt toucher mes allocs. Si c'est la dernière fois, faut vraiment que j'en profite ! Et puis, de toute façon, Mme Cauchon sera toujours prête à me donner un*

*petit coup de main. Elle me l'a dit, elle me considère comme son fils, la pauvre qui n'a jamais pu avoir d'enfant. Enfin pauvre... coté pognon, je ne sais pas si elle connaît sa fortune. Si ça la rend heureuse de m'aider, je ne vais pas dire non.*

Antoine ne faisait pas de rêves. Non que la chose lui fût interdite. La distinction entre rêve et réalité ne correspondait dans son esprit à aucune frontière. Il pouvait aussi bien, tel le plus responsable des adultes, faire semblant de parler sérieusement de choses plus ou moins sérieuses, comme on dit, mais aussi lancer, il ne savait pourquoi, des histoires farfelues. Cela lui venait tout seul, selon son état de nervosité, comme le fait de se parler à voix haute.

*Je lui dois beaucoup à Madame Jeanne. Quand maman est morte, elle m'a pris sous sa protection. Elle m'a expliqué des tas de choses. Elle m'a parlé de mon papa que je n'ai presque pas connu. Elle m'a dit que c'était un homme très bien, mais que maman ne s'était jamais remise quand il s'est tué en voiture, que c'est pour ça qu'elle s'était mise à boire. Ma pauvre maman. Elle m'a un jour avoué un secret, un secret terrible qu'elle gardait depuis longtemps...*

Antoine interrompit ses pensées et son monologue car le bistrot de Madame Jeanne venait d'apparaître dans son champ de vision. Il balança les gaz.

*Mais bon, voilà, j'y suis. Faudrait que j'arrête de parler tout seul !* Essayat-il de se convaincre sans y arriver, avant de relancer son soliloque de plus belle.

*Ah, le bistrot de Madame Jeanne avec son vieux zinc et ses chaises dures comme pas deux. Moi, je suis un privilégié. J'ai le droit d'entrer, même jusque dans la cuisine et*

*de me laisser servir à manger comme à la maison. Façon de parler, parce qu'à la maison, j'ai rarement de quoi casser la croûte. Alors, heureusement que j'ai Madame Jeanne. Faut dire que je lui rends souvent service, à Madame Jeanne. Ses jambes se font vieilles et ses doigts crochus. C'est moi qui vais lui chercher ses commandes chez le brasseur avec une vieille brouette de livreur. Tiens, je sens déjà la chaleur du fourneau et les odeurs de cuisine comme si j'y étais. Ça me rappelle quand maman cuisinait avant de boire un peu trop. Je vois d'ici les grosses marmites noires, panse contre panse, sur la vieille cuisinière au bois rechargée à bloc. Je sais déjà qui sera accoudé au comptoir. À cette heure-ci et un jour comme celui-ci, je parie qu'il y aura Marcel l'ancien garde-champêtre, Edgar le facteur, mon pote Matteo le peintre, et peut-être bien notre curé ! Oui, parfaitement, notre curé, l'abbé comme dit Matteo ! Et Madame Jeanne bien sûr ! J'y suis presque. Y me reste plus qu'à ranger ma mob... Voilà qui est fait, et à pousser la porte. Elle est tellement habituée au va-et-vient, c'te porte qu'elle s'ouvre presque toute seule. C'est un peu comme une fille de joie. On peut pas lui résister. Un petit « gling » et j'y suis !*

Une poignée de tables, avec à chaque fois quatre chaises, tenaient compagnie à des publicités pour des boissons imprimées sur tôle émaillée.

Quelques clients égayaient le café, rien que des habitués, comme Antoine l'avait bien pressenti.

Madame Jeanne, la cabaretière était, comme d'habitude, campée derrière son comptoir rudimentaire flanqué d'une grappe de tabourets.

Dès que le "gling" de la sonnette retentit, la tenancière s'exclama :

— Tiens donc, qui voilà, c'est notre même Antoine !  
Qu'est-ce que tu prends mon petit ?

Antoine, ravi par l'interpellation à laquelle il s'attendait au mot  
près :

— Bonjour, Madame Jeanne ! Bonjour à tous ! Une pression, comme d'habitude.

Les autres, en chœur, tous attablés, un verre de bière à la main, sauf le vieux garde-champêtre, d'une stature impressionnante malgré son âge, mais visiblement ivre et affalé au bar, le nez rivé dans son pastis :

— Salut, Antoine !

Le curé enchaîna :

— Et alors, Antoine, comment s'est passé ton entretien au bureau de chômage ?

— Bof ! Ils voulaient savoir si j'étais, comment qu'y disent encore ? Ah oui, c'est ça, « disponible sur le marché de l'emploi. »

Le curé, avec un sentiment d'inquiétude sur le visage et dans le ton de la voix :

— Ah, et qu'as-tu donc répondu ?

Antoine, feignant l'insouciance, sa bière fraîchement servie à la main :

— Ben, que j'avais toujours été disponible sur le marché de l'emploi, mais que le marché n'avait jamais voulu de moi. C'est vrai, non, y a qu'à voir ma tronche. Mon physique, n'en parlons pas. Et puis, le marché de l'emploi, pour un gars comme moi qui ne peut être que manoeuvre... y me font marrer ! Qu'est-ce qui nous reste ici ? Le textile ? C'est fini ou presque. La sucrerie ? C'était sa dernière saison l'année passée. La sidérurgie, la métallurgie ? Ce sera bientôt cuit aussi ! Vous ne pensez pas que la messe est dite ! Oh, pardon M'sieu le curé.

Matteo le peintre, qui semblait partager l'inquiétude du curé :

— Et pour finir, qu'est-ce qu'ils t'on dit ?

Et Antoine, faussement désabusé, d'ajouter, en prenant sur lui pour que l'on ne voie pas qu'il mentait :

— Ben, que je recevrais une notification, ou quelque chose comme ça, et surtout que je ne devais pas m'inquiéter ! C'est ça, que je ne devais pas m'inquiéter !

Matteo, tracassé :

— Je n'aime pas beaucoup ça. Et toi, l'abbé, qu'est-ce que tu en penses ?

— Rien de bon. Vois-tu, Antoine, ce qui me turlupine, c'est justement qu'ils t'ont dit de ne pas t'inquiéter.

— Ouais, en général, ça n'annonce rien de bon ! osa Matteo.

Le facteur, qui s'était jusqu'à présent contenté d'observer, mais qui manifestait des signes de désapprobation en voyant Antoine s'agiter :

— Allons, allons ! Vous ne voyez pas que vous le faites flipper, ce pauvre Antoine. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, non ? Et puis, ce n'est pas la première fois que tu es convoqué par le bureau de chômage, pas vrai, Antoine ?

Antoine qui jouait le rasséréiné, s'assit à la table où étaient installés le facteur, Matteo et le curé. S'adressant au facteur :

— Ça c'est bien vrai, Edgar. À chaque coup, y m'ont laissé mes allocs. Rappelez-vous, y a quelque temps, j'avais été convoqué pour rédiger des lettres de candidature à l'embauche. Ils ont vu que j'étais pas foutu d'écrire une ligne correctement. Y m'ont foutu la paix ! Je leur ai expliqué, preuves à l'appui, que j'avais beau me présenter pour du travail, mais qu'à chaque coup, dès qu'on voyait ma thrombine, ça tournait court. Y en a même un qui a répondu : "ça ne m'étonne pas."

Le garde-champêtre qui avait fait mine de s'intéresser à la conversation se mit tout à coup à rire à gorge déployée. Les autres se turent, gênés. Antoine l'accompagna de bonne grâce avant d'être pris d'un rire franchement convulsif, de fondre en larmes, et de se coller le visage contre la table, les bras repliés au-dessus de la tête.

Matteo se leva et lui porta la main droite sur l'épaule :

— Allez, Antoine. On n'a pas voulu te faire de la peine. L'abbé et moi, comme Madame Jeanne et les autres d'ailleurs, sauf l'autre ahuri (*un geste de la tête à l'adresse du*